

Nestor Burma reprend du service

Chrystine Brouillet

Number 23, May–June 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20507ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Brouillet, C. (1986). Nestor Burma reprend du service. *Nuit blanche*, (23), 64–65.



par Christine Brouillet

NESTOR BURMA

REPREND DU SERVICE

J'habite au 14 (plaque disparue mais le 16 et le 18 subsistent). Ascenseur (dégueulasse). Je demeure au 9^e. Le nom est sur la porte. (Ne pas tenir compte des écriteaux invitant à passer au large)

Je n'ai pas eu à faire usage de la feuille de route que Léo Malet envoie à ses visiteurs: il est venu me chercher au bistrot du coin. La patronne se plaint de ses rares visites, le complimente sur sa bonne mine. Malet râle en sortant; non, ça ne va pas si bien que ça. Malet râleur? Si, si, il bougonne, marmonne, peste, éclate de rire, cligne des yeux en bourrant l'ixième pipe qu'il fume en rêvant aux films fabuleux qu'on aurait pu faire avec Nestor Burma (les versions avec Serrault et Galabru l'ont déçu), aux femmes qu'il a aimées, qu'il aime toujours. «Ah mais je ne suis pas un coureur de jupons! Je suis romantique... je crois à l'amour unique» En porte-jarretelles et bas de soie sur fond vert?

Nuit Blanche — Dans Enigmatika¹, vous dites avoir écrit le premier article sur vous: «Le jeune chanteur



Léo Malet, Tardi, Brouillard au pont de Tolbiac

Malet, d'une voix délicieusement fausse chante...»

Léo Malet — Oui, c'est à l'époque du cabaret La vache enragée. J'étais en même temps le nègre d'un maître-chanteur qui publiait un canard mais qui ne savait ni lire, ni écrire; j'ai collaboré à quelques numéros puis je lui ai demandé une petite place pour parler de mes copains de La vache... C'était surtout pour parler de moi (anonymement, bien sûr).

N.B. — Qu'est-ce qui vous avait poussé à chanter?

L.M. — Quand j'étais à Montpellier (j'y suis né), je lisais des journaux dont j'appréciais l'esprit satirique. Ça me plaisait d'épingler les gens. J'avais seize ans et croyais à une vocation; c'est pour ça que je suis venu à Paris. Avant la guerre, je ven-

dais des journaux au coin de la rue Ste-Anne et de la rue des Petits-Champs, là où j'ai situé le bureau de Nestor Burma. Puis j'ai travaillé comme manœuvre dans une usine d'aviation. En 1940, j'ai été arrêté, transféré à Rennes, mais les Allemands sont arrivés et j'ai été raflé en remontant vers Paris; les Allemands raflaient tous les gens sur les routes car beaucoup de soldats étaient habillés en civil. En Allemagne, un docteur français m'a découvert toutes les maladies susceptibles de me faire réformer et renvoyer en France... C'était le docteur Robert Desmond, à qui j'ai dédié 120, rue de la gare². À mon retour, j'ai vu Louis Chavance qui m'a parlé d'une collection de romans policiers. En serais-je capable? — Essayez, m'a-t-il dit.

Malet surréaliste

N.B. — Il vous demandait ça parce que vous étiez connu par votre poésie?

L.M. — Oui, Chavance était un ami de Prévert.

Tous ces gens-là, je les connaissais du café de Flore, du fait de mon appartenance au groupe surréaliste. D'ailleurs je suis allé du surréalisme au roman policier par les mêmes personnes.

N.B. — Vous avez connu Prévert, Aragon, Eluard, Breton. Vous avez dit avoir beaucoup pleuré la mort de Breton. Lui, Simonin et Rousselot ont apprécié votre poésie, mais on

connaît davantage l'auteur de romans policiers...

L.M. — Ouais...

N.B. — *Parce que vous vous êtes détaché du groupe des surréalistes?*

L.M. — J'ai estimé qu'en tant qu'auteur de romans policiers, je ne faisais plus partie du groupe. Je me suis exclu moi-même...

N.B. — *Mais en écrivant du polar, vous avez conservé les mêmes thèmes que dans votre poésie: l'amour et la mort. Eros et Tanathos y sont très présents: Il s'agit d'un suicide mutuellement accepté... Le coquelicot crache ses pétales comme autant de baisers mortels³.*

L.M. — C'est tout à fait inconscient. Bah, je l'idéalise ma petite copine.

N.B. — *Vous avez aussi pratiqué l'écriture automatique...*

L.M. — (Il rit franchement, bourre sa pipe), c'est comme ça qu'on s'imagine avoir du génie. On écrit tout ce qui nous passe par la tête et on arrive parfois à des images assez brillantes.

N.B. — *Brillantes, mais sombres... tristes... Vous parlez d'illusions perdues dans ces poèmes... pourquoi?*

L.M. — Je ne sais pas, c'est loin... Aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir gâché ma vie... Je n'ai pas la place que je souhaitais avoir. Je l'ai ressenti quand, il y a trois ans, j'ai voulu acheter une maison pour Hélène Châtelain (car la secrétaire de Burma existe vraiment). J'aurais dû avoir l'argent nécessaire étant donné la qualité de mes bouquins. J'aurais fait notre bonheur. Depuis, je suis devenu aigri car je n'ai pas le temps de me refaire à 77 ans...

Tolbiac-sur-Seine

N.B. — *Dans la trilogie noire⁴, on va de désespérances en désespérances; ce sont de longs suicides. Souvent ce sont les femmes qui causent la perte de l'homme qui les aime, non?*

L.M. — Je ne me suis jamais posé ces questions. J'ai l'impression que mes bouquins sont écrits de façon un peu automatique, enfin, non, c'est structuré mais j'ai fait jouer des rôles à mes personnages sans idées précon-

çues. Ce que je remarque cependant, c'est que mes romans sont gais à lire mais ils se terminent toujours mal. Il y a toujours quelque chose qui fait que c'est une amère victoire. Un ami m'a déjà dit que je n'avais pas le succès que je méritais car mon Nestor Burma est pauvre et que les gens n'aiment pas les pauvres.

N.B. — *Pauvreté, misère, vous avez écrit sur le Foyer Végétarien du 13^e arrondissement...*

L.M. — Pas végétarien mais végétalien, rue de Tolbiac.

Des théosophes tenaient ce foyer et il n'y avait que des mécréants qui allaient manger là, car c'était bon marché. On ne mangeait que de l'herbe. Un ou deux kilos et on avait encore faim. Il y avait un dortoir, c'est là que j'ai couché en arrivant à Paris pour 15 francs la semaine. Aussi, quand j'ai fait *Brouillard au pont de Tolbiac*, j'ai voulu régler mes comptes avec le 13^e. Nestor dit souvent à la gitane Bélanda: «Fous le camp, c'est un arrondissement de misère, de merde!» Le livre est paru en 1954 mais la réaction face au roman s'est faite beaucoup plus tard. Quand on a commencé à tout démolir pour faire des tours, il y a des nostalgiques de l'ancien 13^e qui ont découvert mon roman, et ce livre qui était contre le 13^e est apparu comme sa défense! Ensuite, il y a eu le livre de Tardi... Ah! Si on avait fait avec mes livres des films aussi beaux que l'album de Tardi... Quel travailleur!⁵

N.B. — *Avant Tardi, il y avait eu Magritte.*

L.M. — Oui, ce dernier m'avait fait deux dessins pour mes poèmes.

La frénésie du travail

N.B. — *Vous préféreriez faire de la poésie ou du roman?*

L.M. — Je n'avais pas à préférer car je n'avais pas à choisir. Je travaillais sur la vieille Underwood du détective. J'étais pris par l'action. Comme je n'avais pas de plan, je ne savais pas sur quoi j'allais repartir le lendemain...

N.B. — *Vous arriviez à faire un roman policier sans plan?*

L.M. — Ah mais dites donc! Et tous les romans dont je n'ai écrit que les vingt premières pages et que j'ai dû abandonner? Les romans publiés sont des rescapés! Bien sûr, j'avais une idée en gros, dans ma tête. Comme je ne prends jamais de notes, je ne pouvais pas interrompre un bouquin, ne fût-ce qu'un jour: je n'aurais pas pu reprendre le fil... Avant, je n'étais pas seul, ma femme préparait tout... Maintenant, quand j'ai fini de faire les courses, c'est râpé pour la matinée. Et comme l'après-midi je suis feignant... Et puis, je ne peux pas écrire la nuit à cause du bruit, et moi, j'écrivais la nuit. Je passais les 50 dernières heures sans dormir. C'est peut-être pour ça que mes romans se terminent mal; j'étais épuisé nerveusement. Il m'est arrivé d'écrire le mot FIN et d'éclater en sanglots, ému par le sort de mes personnages.

N.B. — *Vous auriez voulu les sauver? Dans votre recueil, je lis à Portrait: «Don Quichotte / l'être de mon moulin»... C'est vous? Et L'Autre portrait: «Des lèvres épaisses / à couper au baiser» C'est l'autoportrait?*

L.M. — Ah, c'est pas mal ça... Non, c'est inconscient.

N.B. — *Vous ne vous reconnaissez pas mais les gens dont vous vous êtes inspiré?*

L.M. — Ils sont très contents. Hélène Châtelain est très fière d'avoir été immortalisée...

N.B. — *Et vous, si on vous reconnaît?*

L.M. — Je suis très gêné... Je voudrais être reconnu sans l'être... ■

Propos recueillis par
Christine Brouillet

1. *Enigmatika*. Entrevue avec Michel Lebrun. La Butte-aux-caillies, 1982.

2. Léo Malet. *120, rue de la gare*. Fleuve noir, réédition, 1977.

3. Léo Malet. *Poèmes surréalistes*. La Butte-aux-caillies, 1983.

4. La trilogie noire a paru chez Marabout en 1979: *Il fait toujours nuit*, *Le soleil n'est pas pour nous*, *Sueur aux tripes*.

5. *Brouillard au pont de Tolbiac* a paru chez Casterman dans la version de Jacques Tardi en 1983. Tardi travaille présentement à l'adaptation de *120, rue de la gare*.